Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 41

Artikel: Le courrier de Colette
Autor: Nel., J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223501

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

causer avec vous. Il faut bien que nous nous connaissions avant de nous marier.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Comment vous dépeindre l'ivresse de ce premier rendez-vous ?

— Ne dépeignez pas; cela nous prendrait trop de temps, on pourrait nous couper la communication. D'ailleurs, notre entretien a un but très sérieux. Je désire vous poser quelques questions... essentielles.

— Posez, mademoiselle; je suis à vos ordres.

— Papa est d'avis qu'en vous épousant je ferai une très bonne affaire, et qu'étant le fils de la maison Raymond-Deschamps & Cie, vous avez tout ce qu'il faut pour me rendre heureuse.

— C'est évident. Songez donc qu'à nous deux nous allons disposer de près de 100.000 francs de revenus.

— En effet. C'est rassurant. Mais il y a d'autres points qui me préoccupent. Vous allez penser que je suis une jeune fille un peu... ; je voudrais être certaine d'être aimée pour moi-même.

— Mais je vous aime, mademoiselle. En doutez-vous ?

— Dame, un peu, vous ne m'avez jamais vue.

— A notre époque, avec les progrès de la science, est-ce qu'on a besoin de se voir pour s'aimer ? On m'a montré votre photographie...

— Peuh ! cela ne me dit pas grand'chose.

— Pardon ! grâce au cinématographe, j'ai pu vous voir marchant, courant, jouer au tennis. J'ai constaté combien vous étiez gracieuse et comme vous aimiez à sourire en montrant les plus jolies dents du monde. Vous m'êtes apparue, également par projection, à D..., à l'heure du bain, au moment où vous sortiez de l'eau. J'ai admiré tout à mon aise...

— Passons là-dessus.

— Ça a été le coup de foudre ! Et je ne parle pas de votre jolie voix de soprano.

— Vous m'avez entendue chanter ?

— Mais oui. Votre tante, Mme Dubonnet, a un gramophone. Les disques 3 et 4 reproduisent deux romances que vous avez détaillées un soir avec un goût exquis. Je les ai fait bisser par l'appareil.

— Je vois, en effet, qu'à mon insu vous êtes arrivé à très bien me connaître. Mais moi, Monsieur, j'aurais besoin aussi de quelques renseignements sur vous.

Il faut que nos goûts soient les mêmes. Ainsi j'adore les exercices de sport...

— Moi aussi, mademoiselle.

— Serait-il indiscret de vous demander votre poids ?

— Mon poids ? Hier, j'ai mis mes deux sous dans l'automatique, et j'ai constaté 68 kilogrammes.

— C'est parfait. Moi je pèse 57. La question est importante, vous le comprenez; il est indispensable que nos deux poids s'équilibrent à peu près. Je ne vous demande pas si vous patinez ?

— Certainement, je patine. Je puis même dire que je suis un patin très remarqué.

— Nous pourrons alors faire un couple. C'est très gracieux le patinage à deux, à moins qu'il n'y ait une trop grande disproportion de taille. Dites-moi, Monsieur, combien mesurez-vous ?

— Un mètre soixante-cinq, mademoiselle. Est-ce trop pour vous plaire ?

— Non, c'est juste ce qu'il faut. Je pense aussi que vous êtes agile ? C'est indispensable pour le tennis que j'adore. Mais c'est un jeu qui demande du souffle, beaucoup de souffle. Possédez-vous des poumons solides ?

— Oui, mademoiselle. D'une façon générale, croyez bien que j'ai toutes les performances qu'on peut demander à un mari. D'ailleurs j'aurai l'honneur d'adresser à Monsieur votre père une épreuve photographique de ma personne obtenue à l'aide des rayons X. Il pourra s'assurer lui-même que j'ai le cœur bien placé et la charpente irréprochable.

— Décidément, Monsieur, je crois... il me semble... qu'en effet nous pourrions peut-être nous convenir. Papa vous répondra. Moi je me sauve.

. . . . . .

— Allô !

— Allô !

— Je suis M. Delaunay et j'ai le plaisir de vous informer que votre demande en mariage est favorablement accueillie. Dans mes bras, mon gendre !

— Cher beau-père, que je suis heureux ! Entendez-vous, dans le téléphone, les battements précipités de mon cœur ?

— Je les entends.

— Vous me permettez de commencer ma cour aujourd'hui même... par correspondance. La machine à écrire que j'ai dans mon cabinet est excellente. Je puis tracer trois mots à la seconde.

— C'est merveilleux.

— Au jour fixé pour le mariage, j'arriverai à Bâle dans mon auto...

— Comme le prince Charmant.

— Vous l'avez dit.

— C'est plus pratique.

— Un dernier mot. Veuillez demander à mademoiselle Alice si elle ne préférerait pas que nous fissions notre voyage de noces en avion. Il paraît que c'est la grande mode.

— Je crois que ce serait un peu osé.

— Vous la rendrez très heureuse.

— Alors, c'est entendu.

Une déclaration. — Au retour d'une soirée chez des amis :

Lui. — Pourquoi êtes-vous si tellement songeuse, mademoiselle ?

Elle. — Mais, je ne suis rien tant songeuse.

Lui. — Il y a pourtant une demi-heure que vous n'avez pas pipé le mot.

Elle. — C'est que je n'ai rien à dire. Quand on n'a rien à dire, on ne dit rien.

Lui. — Alors, c'est bien vrai: quand vous n'avez rien à dire, vous ne parlez pas ?

Elle. — Puisque je vous le dis.

Lui. — Voulez-vous être ma femme ?

Pénau de la Riponne.

FRATERNITÉ

PENAU reprit le chemin de la Riponne. Ses cheveux raides couvraient son front; et quand il voulait les écarter, ils se dressaient comme les pages d'un livre neuf et retombaient sur ses yeux.

Il n'avait pas fait vingt pas que quelqu'un lui frappa sur l'épaule:

— Hé, Pénau...

La voix était basse, presque confidentielle. Blanc — un copain — se tenait sur le bord du trottoir humide avec un air faussement désinvolte.

— Ecoute voir...

Pénau le regarda:

— Il faut que je te demande quelque chose ; peux-tu me prêter dix sous ?...

Leurs deux regards se rencontrèrent. Et la seconde hésitation qui, dans une telle circonstance, frappe chaque homme disparut :

— C'est que... ; charrette !...

Les dix sous, il les avait, bien sûr. Mais il n'avait que cela Et dame, c'était dur de renoncer au « petit verre » qu'il s'était promis. Néanmoins, bon diable, il se dit qu'il les prêterait...

L'argent était dans la poche de son « broussetout ». A chacun de ses mouvements, Blanc, l'épiait, espérant qu'il les sortirait. Depuis des années, Pénau n'avait eu pareille importance. Un sourire accueillait chacune de ses paroles. On l'observait ; on craignait qu'il n'oubliât.

Il faudrait être un saint pour résister à la tentation de prolonger cette joie.

*

Il commençait à être tard.

Pénau fit mine de partir. Blanc devint pâle ; il n'osait renouveler sa demande. Pénau affectait toujours de n'y plus penser. Subitement, il eut l'impression que l'autre avait compris son manège. Alors, pour détourner les soupçons il sortit sa pièce avec un geste hâtif et gauche:

— Nom de sort... j'oubliais.

Puis, il partit. Et quand il arriva devant le café de Lavaux, il passa très vite, tournant la tête et sifflant une vieille marche pour endormir son regret. *F. G.*

LE COURRIER DE COLETTE

IL m'arrive parfois de mettre le nez dans des journaux d'Amérique. Pour cela, point n'est nécessaire de connaître l'espagnol, le portugais ou l'anglais. Le français suffit amplement, puisque c'est en cette langue que paraissent ordinairement les journaux du Canada. En voici un, par exemple, de Québec... pardon, de Montréal, la *Presse*. Il est d'un format imposant, un peu comme le *Temps* de Paris et le numéro que j'ai sous les yeux comporte huit pages, un peu moins que notre bonne *Feuille d'Avis*. Beaucoup d'illustrations et des articles très variés. Une rubrique nous a paru savoureuse: « La Courrier de Colette ». D'abord, Colette, c'est un joli nom, cela me rappelle un feuilleton de Jeanne Schultz, sauf erreur : « La Neuvaine de Colette ». Je l'avais trouvé bien joli. Et puis, il y a Colette Yver, que je ne connais pas du tout, par exemple. La *Presse* de Montréal a une Colette dans ses bureaux, préposée aux renseignements. On peut tout lui demander, si l'on est du sexe féminin (je ne dis pas : le beau sexe, c'est trop vulgaire). Voici quelques échantillons des demandes et des réponses :

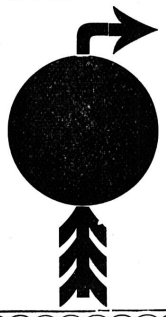
— Mon fils doit se marier en septembre (le journal est du 6 juillet) et nous ne connaissons pas encore les parents de sa fiancée ; est-ce à nous à les recevoir ou si c'est à eux de nous inviter ? — *Marceline d'Arvor.*

— C'est à vous à les recevoir d'abord.

— Quelle est la signification des noms : Julie, Anna, Ludger, Simone, Cécile, Germaine, Emile, Aurore, René et Victor ?

— Julie, cheveux bouclés ; Anna, gracieuse ; Ludger, fleuri ; Simone, docile; Cécile, qui vient du ciel; Germaine, de noble descendance; Emile, rival ; Aurore, le point du jour (oh ! la la !) ; René, converti; Victor, victor... non, vainqueur.

— Il y a un an, mon mari, après une journée et une nuit passées à boire et à s'amuser, me revint dans un état épouvantable. Sur mes reproches, il se jeta sur moi et me battit d'une façon cruelle. Depuis ce temps, poussé par sa famille, il n'a cessé de me maltraiter. Avant que nous vivions près des siens, nous faisions cependant bon ménage. Nous avons eu huit enfants, dont



Achetez

L'Almanach du „Conteur Vaudois"

pour 1931

Prix 60 centimes.

En vente chez les libraires, kiosques et marchands de journaux.

L'administration du Conteur vaudois l'expédie contre remboursement (port en sus).

six vivent encore ; dites-moi ce que je dois faire en cette occurence. Mon mari m'est de plus en plus infidèle. J'en perds le sommeil et l'appétit. Mes parents demeurent au loin et je ne leur dis pas que je suis malheureuse. Dites-moi que faire ? — *Pauvre Vie.*

— Votre sort est bien triste, en effet. Je suppose que vous avez tout essayé pour faire comprendre à votre mari l'odieux de sa conduite. Ce n'est pas le reproche adressé sous le coup de la colère qui a le plus d'effet cependant ; il importe de choisir un moment de calme relatif, de parler sans colère et en évitant les paroles grossières. Une bonne explication vaut souvent mieux que des chapitres de reproches. Essayez encore, et pour l'amour de vos enfants, tâchez d'éviter le scandale...

— Je suis allée passer quelques jours, dernièrement, chez un de mes oncles où il y a un garçon de mon âge. Un soir, je suis sortie avec ce cousin, mon oncle et un autre parent, laissant ma tante seule à la maison. Croyez-vous que j'aurais dû plutôt rester avec elle ?

— Mais non, pas du tout. — Pauvre tante!

Nous nous trompions en disant que le courrier de Colette ne s'adressait qu'aux jeunes filles. Il y a aussi des jeunes gens qui recourent à ses lumières :

— J'aimerais faire la connaissance d'une certaine jeune fille, mais je ne sais comment m'y prendre, vu que je ne connais personne de sa famille. Donnez-moi un conseil ; cela me sera utile. — Je veux savoir.

— Ecrivez à cette jeune fille, lui exposant que vous n'avez personne qui puisse vous présenter à elle, que vous souhaitez vivement faire sa connaissance et que vous lui demandez la permission d'aller lui présenter vos hommages, le jour qu'il lui conviendra de vous fixer pour cela. Il est probable qu'elle vous répondra.

— J'ai vingt-deux ans et je fréquente depuis un an une jeune fille de dix-neuf ans. Nous nous sommes brouillés, dans un moment de colère, parce que son caractère n'est pas très égal; c'est une bonne fille et je l'aime ; pensez-vous que malgré nos caractères prompts à la colère, nous pourrions nous marier et être heureux ? Croyez-vous que je serais bien accueilli; elle m'a toujours dit qu'elle ne recevrait pas un garçon pour rire de lui. — *Cœur brisé.*

— Vous pouvez toujours vous présenter de nouveau chez cette jeune fille et lui dire que vous regrettez ce qui s'est passé. J'espère qu'elle vous accueillera bien. Et, tous deux ensuite, il faudra vous appliquer à réformer votre caractère, si vous voulez avoir une vie de mariage heureuse.

Cette brave Colette ne serait-elle pas une Sainte ? *J. Nel.*

AU TEMPS OU BERTHE FILAIT. [1]

Plusieurs années avaient passé depuis qu'une ambassade était venue offrir la couronne de Lombardie à Rodolphe de Bourgogne, alors en séjour au château de Chavornay.

Bien que flatteuse, cette offre n'avait pas souri à la reine Berthe. Prudente autant que sage, il lui semblait que la place de Rodolphe était dans la douce Transjurane, parmi cette population simple et loyale qui le chérissait. Mais Rodolphe, séduit par les mielleuses paroles des ambassadeurs, avait mis en avant le souci de sa gloire ! Etre roi lombard! Ceindre la couronne de fer dans la vieille cathédrale de Pavie !... Berthe s'était inclinée, et Rodolphe avait suivi les ambassadeurs, laissant ses états aux soins de sa femme, sûr qu'elle les gouvernerait avec tact, vigueur et bonté. La reine avait accepté courageusement la tâche qui lui incombait. Mais ces années n'avaient pas été faciles. Rapides comme la foudre, les Hongrois avaient envahi l'Helvétie, la Transjurane. Après avoir fait construire en hâte, pour son peuple, sur divers points, des tours de refuge, dont quelques débris subsistent encore, Berthe avait dû se réfugier elle-même à Neuchâtel, auprès de son oncle l'évêque Ulrich d'Augsbourg. Boson, évêque de Lausanne, suivant l'exemple du pape Léon marchant au-devant d'Attila, s'était porté à la rencontre des Hongrois. Messager de paix : il avait été massacré ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et la horde impie, avide de rapine et de sang, s'était répandue sur le pays, comme un nouveau fléau de Dieu. Cependant celui-ci n'abandonnait pas Berthe et la Transjurane. Les Hongrois avaient passé comme la tempête. Rentrée à Payerne, la reine s'était appliquée à réparer le mal qu'ils avaient causé. Peu à peu, le pays, si rudement éprouvé, s'était pris à revivre. La confiance et l'espoir étaient revenus. On s'était remis au travail, semant, plantant, construisant. Peu à peu le souvenir de la néfaste invasion s'effaçait des mémoires, et une ère nouvelle s'ouvrait, sous l'égide de la bonne reine, une ère de tranquillité et de fécondité.

La moisson bat son plein dans les campagnes qui environnent Payerne, et la journée est magnifique. Pas un nuage au ciel d'un bleu de saphir, où resplendit un soleil presque méridional. Baignée de lumière, la petite ville découpe au loin ses toits bruns, au-dessus desquels s'élève déjà haut l'église que la reine fait construire et où elle veut avoir son tombeau. Çà et là, des bouquets d'arbres fruitiers, qui promettent une abondante récolte. Par de là, le lac invisible, la chaîne bleue et peu ondulée du Jura. Toute la campagne semble une immense nappe d'or où les coquelicots fleuris à foison font des taches rouges, et les bluets de taches d'azur. Un délicieux silence enveloppe ce paysage d'abondance et de joie ; on n'entend rien que, de temps à autre, des appels de moissonneurs, le beuglement d'un bœuf, et, très haut dans l'air sonore, la triomphante chanson des alouettes.

Des centaines de travailleurs sont épars dans la plaine. Tout le monde s'est levé tôt. On s'est mis à l'œuvre dans la rosée et les faucilles ont travaillé pendant des heures. Maintenant les épis se groupent en javelles, et quand tombera le soir, ce sera vers la ville, vers les villages et les hameaux, vers les fermes éparpillées, une procession joyeuse de chars de gerbes.

Nul ne s'est plus hâté que maître Anselme, son fils Renaud et son équipe d'ouvriers et d'ouvrières, Simon, Thibaut, Urbain, Alise, Madeleine. Maître Anselme est un petit homme bourru, sec, vif comme un lézard, qui vous abat de la besogne comme quatre. Il est quatre heures. Sous un poirier touffu, ces braves gens, le front ruisselant de sueur, se reposent un moment, en prenant une frugale collation de pain, de fromage, de lard fumé, arrosé d'un cidre mousseux, conservé frais dans une cruche de terre.

A quelques pas, sur un tertre de gazon, à l'ombre d'une haie d'aubépine, Pernette l'orpheline, garde ses moutons tout en filant.

Une radieuse clarté enveloppe cette simple scène, où un Virgile du crû eût trouvé matière à quelque géorgique.

— Riche moisson, mes amis ! s'écrie Anselme. Après ces maudits Hongrois, plus néfastes que les sauterelles d'Egypte, on pouvait croire qu'il ne pousserait plus sur notre sol ni un brin d'herbe ni un épi de blé... Mais la Sainte Vierge a eu pitié de nous... et puis, cette terre est fertile !

Il prit au hasard quelques épis et les fit miroiter au soleil, avec admiration:

— Regardez: la belle couleur! Et, à juger par le poids, que de farine cela va donner !

— Année d'abondance, compère Anselme! dit Simon.

— Une vache grasse après beaucoup de vaches maigres !

Thibaut faillit s'étouffer en voulant avaler trop vite le morceau de fromage qu'il avait dans la bouche, par trop de hâte à vouloir mettre son mot dans la conversation :

— Ce n'est pas seulement la Sainte Vierge qu'il faut remercier ! dit-il avec feu. Si le pays est redevenu prospère, notre bonne reine Berthe y entre pour quelque chose !

Après le dur labeur de la journée, tous jouissaient de ce moment de trève. L'ombre du poirier était délicieuse. Le cidre léger avait désaltéré les gorges embrasées. L'estomac satisfait mettait de la gaîté dans les yeux, et, évoquée par Thibaut, la figure chérie de la reine venait d'apparaître, bienfaisante, familière et protectrice.

— Tu as raison ! répliqua Urbain. Ah ! des reines comme celle-là, il n'y en a pas beaucoup.

— Oui, au lieu de rester enfermée dans son palais, à se divertir avec ses dames, elle s'intéresse à l'agriculture !...

En un instant, le concert d'éloges devint général :

— Elle encourage le défrichement et les cultures nouvelles !

— Et sait récompenser les travailleurs méritants. Une femme de tête, mes amis, qui a l'œil à tout, qui veut se rendre compte de tout ! Je tiens de mon parent Luc, serviteur à la cour, que la reine s'occupe même du fourrage de ses chevaux et qu'elle connaît le nombre d'œufs pondus par les poules de ses métairies !

— Sans être avare pour cela ! Au contraire, une femme de cœur aussi, père Anselme ! Elle n'aime pas les paresseux, mais jamais un vrai misérable ne s'est adressé à elle inutilement.

(A suivre). *Adolphe Ribaux.*

Au **Bourg**, du 10 au 16 octobre, une grande production sonore de United-Artists: **Le Forban**, d'après le roman de Joseph Conrad et interprété par Lily Damita et Ronald Colman.

Parcourant la mer de Java sur son splendide voilier, ivre de liberté, n'obéissant qu'à ses caprices, tel est Tom Linqard, riche aventurier. Il met à la disposition d'un prince détrôné son yacht, ses hommes et son immense fortune pour l'aider à reconquérir son royaume. Mais un incident maritime le met en présence d'une belle jeune femme au sourire ensorceleur...

Venez voir cette splendide aventure,

Venez regarder Ronald Colman et Lily Damita, couple idéal; l'un mâle et viril forban, l'autre souple, émouvante Edith Travers.

Tous les jours matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30. Téléphone 26.783.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le chic qui caractérise chacun de ses modèles : CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; ses prix les plus bas sont autant d'avantages qui vous conduiront chez
Robert DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE